

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming /
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison


Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Journal Pour Tous



LA LECTURE EST LE PREMIER DES PLAISIRS

Vol. II.

OTTAWA, 21 MAI, 1880.

No. 21.

Un hivernage dans les Glaces

S'etc.

Pendant que Misonne travaillait au trameau, Penellan, aidé de Marie, préparait les vêtements de rechange pour la route. Les bottes de peau de phoque étaient heureusement en grand nombre. Jean Cornbutte et André Vasling s'occupèrent des provisions; ils choisirent un petit baril d'esprit-de-vin, destiné à chauffer un réchaud portatif; des réserves de thé et de café furent prises en quantité suffisante; une petite caisse de biscuits, deux cents livres de pemmican et quelques gourdes d'eau-de-vie complétèrent la partie alimentaire. La chasse devait fournir chaque jour des provisions fraîches. Une certaine quantité de poudre fut divisée dans plusieurs sacs. La boussole, le sextant et la longue-vue furent mis à l'abri de tout choc.

Le 11 octobre, le soleil ne reparut pas au-dessus de l'horizon. On fut obligé d'avoir une lampe continuellement allumée dans le logement de l'équipage. Il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait commencer les explorations, et voici pourquoi :

Au mois de janvier, le froid deviendrait tel qu'il ne serait plus possible de mettre le pied dehors, sans péril pour la vie. Pendant deux mois au moins, l'équipage serait condamné au casernement le plus complet; puis le dégel commencerait ensuite et se prolongerait jusqu'à l'époque où le navire devrait quitter les glaces. Ce dégel empêcherait forcément toute exploration. D'un autre côté, si Louis Cornbutte et ses compagnons existaient encore, il n'était pas probable qu'ils pussent résister aux rigueurs d'un hiver arctique. Il fallait donc les sauver auparavant, ou tout espoir serait perdu.

André Vasling savait tout cela mieux que personne. Aussi résolut-il d'apporter de nombreux obstacles à cette expédition.

Les préparatifs du voyage furent achevés vers le 20 octobre. Il s'agit alors de choisir les hommes qui en feraient partie. La jeune fille ne devait pas quitter la garde de Jean Cornbutte ou de Penellan. Or, ni

Pun ni l'autre ne pouvait manquer à la caravane.

La question fut donc de savoir si Marie pourrait supporter les fatigues d'un pareil voyage. Jusqu'ici elle avait passé par de rudes épreuves, sans trop en souffrir, car c'était une fille de marin, habituée des son enfance aux fatigues de la mer, et vraiment, Penellan ne s'effrayait pas de la voir, au milieu de ces climats affreux, luttant contre les dangers des mers polaires.

On décida donc, après de longues discussions, que la jeune fille accompagnerait l'expédition, et qu'il lui serait, au besoin, réservé une place dans le trameau, sur lequel on construisit une petite hutte en bois, hermétiquement fermée. Quant à Marie, elle fut au comble de ses vœux, car il lui répugnait d'être éloignée de ses deux protecteurs.

L'expédition fut donc ainsi formée : Marie, Jean Cornbutte, Penellan, André Vasling, Aupic et Fidèle Misonne. Alain Turquette demeura spécialement chargé de la garde du brick, sur lequel restaient Gervique et Gradlin. De nouvelles provisions de toutes sortes furent emportées, car Jean Cornbutte, afin de pousser l'exploration aussi loin que possible, avait résolu de faire des dépôts le long de sa route, tous les sept ou huit jours de marche. Dès que le trameau fut prêt, on le chargea immédiatement, et il fut recouvert d'une tente de peaux de buffle. Le tout formait un poids d'environ sept cents livres, qu'un attelage de cinq chiens pouvait aisément traîner sur la glace.

Le 22 octobre, suivant les prévisions du capitaine, un changement soudain se manifesta dans la température. Le ciel s'éclaircit, les étoiles jetèrent un éclat extrêmement vif, et la lune brilla au-dessus de l'horizon pour ne plus le quitter pendant une quinzaine de jours. Le thermomètre était descendu à vingt-cinq degrés au-dessous de zéro.

Le départ fut fixé au lendemain.

IX.

LA MAISON DE NEIGE.

Le 23 octobre, à onze heures du matin, par une belle lune, la caravane

se mit en marche. Les précautions étaient prises, cette fois, de façon que le voyage pût se prolonger longtemps, s'il le fallait. Jean Cornbutte suivit la côte, en remontant vers le nord. Les pas des marcheurs ne laissaient aucune trace sur cette glace résistante. Aussi Jean Cornbutte fut-il obligé de se guider au moyen de points de repère qu'il choisit au loin; tantôt il marchait sur une colline toute hérissée de pics, tantôt sur un énorme glaçon que la pression avait soulevé au-dessus de la plaine.

À la première halte, après une quinzaine de milles, Penellan fit les préparatifs d'un campement. La tente fut adossée à un bloc de glaces. Marie n'avait pas trop souffert de ce froid rigoureux, car, par bonheur, la brise s'était calmée, il était beaucoup plus supportable; mais, plusieurs fois, la jeune fille avait dû descendre de son trameau pour empêcher que l'engourdissement n'arrêta chez elle la circulation du sang. D'ailleurs, sa petite hutte, tapissée de peaux par les soins de Penellan, offrait tout le confortable possible.

Quant la nuit, ou plutôt quant le moment du repos arriva, cette petite hutte fut transportée sous la tente, où elle servit de chambre à coucher à la jeune fille. Le repas du soir se composa de viande fraîche, de pemmican et de thé chaud. Jean Cornbutte, pour prévenir les funestes effets du scorbut, fit distribuer à tout son monde quelques gouttes de jus de citron. Puis, tous s'endormirent à la garde de Dieu.

Après huit heures de sommeil, chacun reprit son poste de marche. Un déjeuner substantiel fut fourni aux hommes et aux chiens, puis on partit. La glace, excessivement unie, permettait à ces animaux d'enlever le trameau avec une grande facilité. Les hommes, quelquefois, avaient de la peine à le suivre.

Mais un mal dont plusieurs marins eurent bientôt à souffrir, ce fut l'éblouissement. Des ophthalmies se déclarèrent chez Aupic et Misonne. La lumière de la lune, frappant sur ces immenses plaines blanches, brûlait la vue et causait aux yeux une cuisson insupportable.

Il se produisait aussi un effet de réfraction excessivement curieux. En

marchant, au moment où l'on croyait mettre le pied sur un monticule, on tombait plus bas, ce qui occasionnait souvent des chutes, heureusement sans gravité, et que Penellan tournait en plaisanteries. Néanmoins, il recommanda de ne jamais faire un pas sans sonder le sol avec le bâton ferré dont chacun était muni.

Vers le 1er novembre, dix jours après le départ, la caravane se trouvait à une cinquantaine de lieues dans le nord. La fatigue devenait extrême pour tout le monde. Jean Cornbutte éprouvait des éblouissements terribles, et sa vue s'altérait sensiblement. Aupic et Fidèle Misonne ne marchaient plus qu'en tâtonnant, car leurs yeux, bordés de rouge, semblaient brûlés par la réflexion blanche. Marie avait été préservée de ces accidents par suite de son séjour dans la hutte, qu'elle habitait le plus possible. Penellan, soutenu par un indomptable courage, résistait à toutes ces fatigues. Celui qui, au surplus, se portait le mieux et sur lequel ces douleurs, ce froid, cet éblouissement ne semblaient avoir aucune prise, c'était André Vasling. Son corps de fer était fait à toutes ces fatigues; il voyait alors avec plaisir le découragement gagner les plus robustes, et il prévoyait déjà le moment prochain où il faudrait revenir en arrière.

Or, le 1er novembre, par suite des fatigues, il devint indispensable de s'arrêter pendant un jour ou deux.

Dès que le lieu du campement fut choisi, on procéda à son installation. On résolut de construire une maison de neige, que l'on appuierait contre une des roches du promontoire. Fidèle Misonne en traça immédiatement les fondements, qui mesuraient quinze pieds de long sur cinq de large. Penellan, Aupic, Misonne, à l'aide de leurs couteaux, découpèrent de vastes blocs de glace qu'ils apportèrent au lieu désigné, et ils les dressèrent, comme des maçons eussent fait de murailles en pierre. Bientôt la paroi du fond fut élevée à cinq pieds de hauteur avec une épaisseur à peu près égale, car les matériaux ne manquaient pas, et il importait que l'ouvrage fût assez solide pour durer quelques jours. Les quatre murailles furent terminées en huit heures à peu près; une porte avait été ménagée du côté du sud, et la toile de la tente, qui fut posée sur ces quatre murailles, retomba du côté de la porte, qu'elle masqua. Il ne s'agissait plus que de recouvrir le tout de larges blocs, destinés à former le toit de cette construction éphémère.

Après trois heures d'un travail pénible, la maison fut achevée, et chacun s'y retira, en proie à la fatigue et au découragement. Jean Cornbutte souffrait au point de ne pouvoir faire un seul pas, et André Vasling ex-

ploita si bien sa douleur qu'il lui arracha la promesse de ne pas porter ses recherches plus avant dans ces affreuses solitudes.

Penellan ne savait plus à quel saint se vouer. Il trouvait indigne et lâche d'abandonner ses compagnons sur des présomptions sans portée. Aussi cherchait-il à les détruire, mais ce fut en vain.

Cependant, quoique le retour eût été décidé, le repos était devenu si nécessaire que, pendant trois jours, on ne fit aucun préparatif de départ.

Le 4 novembre, Jean Cornbutte commença à faire enterrer sur un point de la côte les provisions qui ne lui étaient pas nécessaires. Une marque indiqua le dépôt, pour le cas improbable où de nouvelles explorations l'entraîneraient de ce côté. Tous les quatre jours de marche, il avait laissé de semblables dépôts le long de sa route,—ce qui lui assurait des vivres pour le retour, sans qu'il eût la peine de les transporter sur son traîneau.

Le départ fut fixé à dix heures du matin, le 5 novembre. La tristesse la plus profonde s'était emparée de la petite troupe. Marie avait peine à retenir ses larmes, en voyant son oncle tout découragé. Tant de souffrances inutiles! tant de travaux perdus! Penellan, lui, devenait d'une humeur massacrant; il donnait tout le monde au diable et ne cessait, à chaque occasion, de se fâcher contre la faiblesse et la lâcheté de ses compagnons, plus timides et plus fatigués, disait-il, que Marie, laquelle aurait été au bout du monde sans se plaindre.

André Vasling ne pouvait pas dissimuler le plaisir que lui causait cette détermination. Il se montra plus empressé que jamais près de la jeune fille à laquelle il fit même espérer que de nouvelles recherches seraient entreprises après l'hiver, sachant bien qu'elles seraient alors trop tardives!

X.

ENTERRÉS VIVANTS.

La veille du départ, au moment du souper, Penellan était occupé à briser des caisses vides pour en fourrer les débris dans le poêle, quand il fut suffoqué tout à coup par une fumée épaisse. Au même moment la maison de neige fut comme ébranlée par un tremblement de terre. Chacun poussa un cri de terreur, et Penellan se précipita au dehors.

Il faisait une obscurité complète. Une tempête effroyable, car ce n'était pas un dégel, éclatait dans ces parages. Des tourbillons de neige s'abattaient avec une violence extrême, et le froid était tellement excessif que le timonier sentit ses mains se geler rapidement. Il fut obligé de rentré,

après s'être vivement frotté avec de la neige.

“Voici la tempête, dit-il. Fasse le Ciel que notre maison résiste, car si l'ouragan la détruisait, nous serions perdus!”

En même temps que les rafales se déchainaient dans l'air, un bruit effroyable se produisit sous le sol glacé; les glaçons, brisés à la pointe du promontoire, se heurtaient avec fracas et se précipitaient les uns sur les autres; le vent soufflait avec une telle force, qu'il semblait parfois que la maison entière se déplaçait; des lueurs phosphorescentes, inexplicable sous ces latitudes, couraient à travers le tourbillon des neiges.

“Marie, Marie! s'écria Penellan, en saisissant les mains de la jeune fille.

—Nous voilà mal pris! dit Fidèle Misonne.

—Et je ne sais si nous en réchapperons! répliqua Aupic.

—Quittons cette maison de neige! dit André Vasling.

—C'est impossible! répondit Penellan. Le froid est épouvantable au dehors, tandis que nous pouvons peut-être le braver en demeurant ici!

—Donnez-moi le thermomètre,” dit André Vasling.

Aupic lui passa l'instrument, qui marquait dix degrés au-dessous de zéro, à l'intérieur, bien que le feu fût allumé. André Vasling souleva la toile qui retombait devant l'ouverture et le glissa au dehors avec précipitation, car il eût été meurtri par des éclats de glace que le vent soulevait et qui se projetaient en une véritable grêle.

“Et bien, monsieur Vasling, dit Penellan, voulez-vous encore sortir?.. Vous voyez bien que c'est ici que nous sommes le plus en sûreté!

—Oui ajouta Jean Cornbutte, et nous devons employer tous nos efforts à consolider intérieurement cette maison.

—Mais il est un danger, plus terrible encore, qui nous menace! dit André Vasling.

—Lequel? demande Jean Cornbutte.

—C'est que le vent brise la glace sur laquelle nous reposons, comme il a brisé les glaçons du promontoire, et que nous soyons entraînés ou submergés!

—Cela me paraît difficile, répondit Penellan, car il gèle de manière à glacer toutes les surfaces liquides!... Voyons quelle est la température.”

Il souleva la toile de manière à ne passer que le bras, et eut quelque peine à retrouver le thermomètre, au milieu de la neige; mais enfin il parvint à le saisir, et, l'approchant de la lampe, il dit:

“Trente-deux degrés au-dessous de zéro! C'est le plus grand froid que nous ayons éprouvé jusqu'ici!

—Encore dix degrés, ajouta André Vasling, et le mercure gèlera !”

Un morne silence suivit cette réflexion.

Vers huit heures du matin, Penellau essaya une seconde fois de sortir, pour juger de la situation. Il fallait, d'ailleurs, donner une issue à la fumée, que le vent avait plusieurs fois repoussée dans l'intérieur de la hutte. Le marin ferma très-hermétiquement ses vêtements, assura son capuchon sur sa tête au moyen d'un mouchoir, et souleva la toile.

L'ouverture était entièrement obstruée par une neige résistante. Penellau prit son bâton ferré et parvint à l'enfoncer dans cette masse compacte; mais la terreur glaça son sang, quand il sentit que l'extrémité de son bâton n'était pas libre et s'arrêtait sur un corps dur !

—Cornutte ! dit-il au capitaine, qui s'était approché de lui, nous sommes enterrés sous cette neige !

—Que dis-tu ? s'écria Jean Cornutte.

—Je dis que la neige s'est accumulée autour de nous et sur nous, que nous sommes ensevelis vivants !

—Essayons de repousser cette masse de neige,” répondit le capitaine.

Les deux amis s'arcbutèrent contre l'obstacle qui obstruait la porte, mais il ne purent le déplacer. La neige formait un glaçon qui avait plus de cinq pieds d'épaisseur et ne faisait qu'un avec la maison.

Jean Cornutte ne put retenir un cri, qui réveilla Misonne et André Vasling. Un juron éclata entre les dents de ce dernier, dont les traits se contractèrent.

En ce moment, une fumée plus épaisse que jamais s'éleva à l'intérieur, car elle ne pouvait trouver aucune issue.

—Malédiction ! s'écria Misonne. Le tuyau du poêle est bouché par la glace !”

Penellau reprit son bâton et démontra le poêle, après avoir jeté de la neige sur les tisons pour les éteindre, ce qui produisit une fumée telle que l'on pouvait à peine apercevoir la lueur de la lampe; puis il essaya, avec son bâton, de débarrasser l'orifice, mais il ne rencontra partout qu'un roc de glace !

Il ne fallait plus attendre qu'une fin affreuse, précédée d'une agonie terrible ! La fumée, s'introduisant dans la gorge des malheureux, y causait une douleur insoutenable, et l'air même ne devait pas tarder à leur manquer !

(A continuer.)

LE PRISONNIER DE GUERRE.

Histoire racontée par un maître d'École.

Dans le cours de l'année 1814, nos princes rentrèrent en Piémont. Bientôt après, l'on vit aussi revenir les quelques soldats qui avaient survécu aux désastres de l'armée française, et l'on apprit d'eux les dernières particularités concernant Toniotto. Pendant la terrible retraite, il avait été du petit nombre de ceux dont le courage intrépide ne s'était pas laissé ébranler. Lorsque le froid décimait l'armée, il disait, lui, qu'il portait sur son cœur deux choses qui l'auraient maintenu brûlant sous toutes les glaces de la Russie. Ses anciens camarades ne savaient pas au juste s'il avait été fait officier; mais c'était toujours lui qui marchait à la tête de la compagnie, et c'était lui, notamment, qui la commandait au passage du terrible pont, qu'il avait franchi l'un des premiers. Une fois sur l'autre rive, il s'était précipité comme un lion sur les ennemis; mais dans cette attaque, il avait été frappé d'une balle au cœur, et était tombé sans vie.

—Pauvre Toniotto ! ajoutaient-ils; il était l'enfant chéri du régiment et l'honneur de l'armée piémontaise !

—Pauvre Mari ! disais-je, moi, il est moins à plaindre que toi !” Et pourtant je ne connaissais pas toutes ses peines.

Trois ans s'étaient écoulés depuis la mort de Toniotto, lorsque je remarquai tout à coup que le triste mais douce figure de Mari prenait une expression inquiète qui semblait se communiquer à toutes ses actions. J'eus alors de plus fréquents entretiens avec elle, dans l'espoir de provoquer ses confidences, si elle avait à m'en faire; mais je m'abstenaient de la questionner, et elle, de son côté, s'abstenait de m'en fournir l'occasion. Un jour, pourtant, que je la rencontrai et que nous marchions ensemble, frappé plus que jamais de sa physionomie agitée, je ne puis m'empêcher de m'écrier après un long silence :

—Pauvre Marie !”

A ces mots, elle éclata en sanglots, et peu s'en fallut, je crois, qu'elle ne se jetât dans mes bras; puis, se couvrant le visage de ces deux mains :

—O mon bon maître, me dit-elle en continuant de sangloter, ils veulent me marier !”

Une telle pensée, je l'avoue, ne m'était jamais venue à l'esprit, pas plus que s'il s'était agi d'un crime ou d'une impossibilité. Ces quelques paroles furent comme une lumière qui me découvrit un pays nouveau, et je vis tout de suite comment ce projet de mariage avait pu naître et quelle en serait la solution. Aussi ne trouvai-je sous mes lèvres que ces mots :

—Pauvre Marie !”

Peu d'instants après, je m'arrêtai et je fis asseoir près de moi la jeune fille. J'attendis que son agitation fût un peu calmée :

—Eh bien, lui dis-je alors tu te marieras, pauvre Marie ! Puisque c'est le désir de ton vieux père et de ta malheureuse mère, qui ont besoin d'un soutien pour leurs derniers jours, tu céderas à leurs prières. C'est pour eux, c'est pour leur conserver leur fille, que tu n'es pas morte, et ce sacrifice était le plus grand que tu puisses accomplir. Tu ne voudras pas aujourd'hui que les fruits en soient perdus par ton refus d'accepter cette épreuve. Vertueuse Marie, bonne Marie, sainte et forte jeune fille, tu rempliras jusqu'au bout ton devoir sur cette terre, et lorsque ta dette entière sera acquittée, c'est sur les bras entrelacés de ton père, de ta mère, de tes frères et de ton mari lui-même, que tu seras transportée près de celui que tu aimes, dans ce séjour où tous les amours se confondent dans un seul, immense et universel amour... O Marie ! ce ne sont pas là des paroles vaines et vides de sens; c'est Dieu lui-même qui a dit que nous sommes ici-bas pour souffrir, et l'enfant chéri de notre Père céleste est celui-là même qui puise dans la douleur et dans la souffrance comme une force nouvelle pour accomplir son devoir.”

Je lui parlai ainsi, en m'interrompant souvent, et en pressant dans mes mains la main de la jeune fille, qui tenait ses yeux levés vers le ciel, tandis que son visage reprenait la saine expression d'autrefois. Elle me dit enfin :

—Je savais bien que les choses finiraient ainsi, et que vous, comme les autres, vous seriez de cet avis.”

Nous nous levâmes et nous poursuivîmes notre chemin sans échanger une parole.

—Le père et la mère de Marie étaient, eux aussi, bien malheureux, Pauvres déjà, ils sentaient chaque jour la misère s'appesantir d'avantage sur leur vieillesse, incapables qu'ils étaient de travailler à la journée, ou de cultiver le petit enclos de terre entourait leur maison. En vain Marie redoublait-elle d'efforts et de fatigue pour épargner les privations et les souffrances, la faible enfant succombait à la tâche.

Je ne sais comment il se fait que la pensée de cette situation ne s'était jamais encore présentée à mon esprit; je me trouvais coupable, et j'aurais alors partagé de grand cœur mon pain avec la pauvre famille, pour rendre à Marie sa liberté. Mais je pouvais mourir, et Dieu sait comme je me repentis dans ce moment de n'avoir jamais su faire quelques économies, et mettre en réserve une partie de mon casuel, comme prêtre, et de mon petit traitement, comme maître d'école. Mais plus j'y pensai, plus je compris que mon intervention n'offrait pas une

ressource sérieuse. Marie, le comprenant aussi, finit par choisir, entre tous ceux qui lui avaient demandé sa main, un jeune homme du nom de Francesco. C'était un bon garçon qui, dès l'enfance, avait été l'ami de Toniotto, ce qui ne l'avait pas empêché d'aimer aussi Marie, et, bien qu'il n'espérât pas se faire aimer d'elle comme il l'aimait, il avait résolu de ne se jamais marier avec une autre qu'elle.

Marie, d'ailleurs, fut franche avec lui. Elle lui dit nettement pourquoi elle consentait à l'épouser. "Vous savez bien, ajouta-t-elle, que je ne puis plus aimer comme j'ai aimé Toniotto, que je ne puis pas davantage bannir cet amour de mon cœur; mais si vous voulez m'épouser comme on épouse une veuve à laquelle il est permis de garder son premier amour, je vous promets de vous aimer je puis aimer, et d'être une femme fidèle et dévouée."

Le bon Francesco, qui n'espérait pas autre chose, accepta de grand cœur, et se trouva l'homme le plus heureux du monde; il consentit même à ce que Marie ne se séparât pas de la petite chaine de Toniotto, et, toutes choses ainsi réglées, les noces furent célébrées sans bruit. Le même jour, le père et la mère de Marie quitterent leur maison pour habiter celle de leur gendre, qui était riche et n'avait plus que sa mère: ce fut comme une bénédiction pour les deux familles, qui n'en formaient plus qu'une seule. Neuf mois après, cette famille s'accrut encore d'un garçon qui reçut, par une acclamation unanime, le nom de Toniotto, et qui, au bout de dix-huit mois, se trouva l'ami d'un second garçon florissant et robuste comme il l'était lui-même. Quant à Marie, elle n'avait pas repris, il est vrai, toute cette heureuse sérénité de sa jeunesse; mais elle trouvait quelquefois, pourtant un tendre et doux sourire pour son mari et pour ses enfants. Bien qu'elle eut alors de vingt-six à vingt-sept ans, elle n'avait jamais été plus belle, et qui l'aurait vue le soir, entourée de ses vieux parents, de son mari, de ses enfants, tous suspendus à son regard, l'aurait prise vraiment pour une madone de Raphaël dans une sainte famille. Ce bonheur relatif, hélas! ne devait pas durer.

Un soir, j'allais et venais devant ma porte, disant à haute voix mon bréviaire, selon ma coutume. Lorsque j'entendis des pas qui suivaient les miens, puis tout à coup ce cri:

"Mon bon maître!"

Et, dans le même instant, un homme m'enlevait de terre en me pressant dans ses bras et en m'embrassant. Il me parut que c'était une voix que je connaissais, et bientôt je reconnus aussi dans l'ombre le visage de celui qui me tenait enlacé contre sa poitrine:

"Toniotto!" m'écriai-je.

Si j'avais eu foi aux esprits, j'aurais certainement cru que c'était le sien qui venait me demander compte de la part que j'avais prise au mariage de Marie, et je dois avouer que la pensée m'en vint un instant, mais un instant plus court qu'une seconde. Elle fit place aussitôt au sentiment de la réalité, et cette réalité, m'épouvantait plus que n'aurait pu faire aucune apparition surnaturelle. Je pris machinalement le bras de Toniotto, en l'entraînant chez moi; mais il avait compris tout de suite que j'étais sous le coup d'une impression terrible, et, changeant brusquement de visage et d'une voix tremblante:

"Mon père, me demanda-t-il, mon frère vivent-ils encore?"

— Ils vivent, lui répondis-je; mais il faut préparer votre vieux père à vous revoir; la joie pourrait le tuer.

— Et Marie?

Ses deux frères sont morts à peu près dans le temps où l'on vous a cru mort aussi.

— Et Marie?

— Elle vit!"

Il se fit alors un silence de deux minutes environ. Ce fut moi qui le rompis:

"Eh quoi, lui dis-je, n'avez-vous donc jamais pu écrire depuis six ans?"

— J'ai écrit plusieurs fois, me répondit-il, mais je craignais bien que vous n'eussiez pas reçu mes premières lettres; quant aux dernières, celles que j'ai écrites depuis deux ans, vous avez dû les recevoir.

— Non, lui répliquai-je, nous ne les avons pas reçues. Et vous dites que depuis deux ans..."

Mais Toniotto, me coupant la parole, reprit:

"Ainsi donc vous me croyiez mort depuis plus de six ans? J'ai éprouvé souvent cette crainte, et alors... alors, il me venait une pensée que j'ai toujours repoussée comme une suggestion du démon, une de ces pensées qui font mourir de douleur. Oh! j'arrivais joyeux, insensé que je suis! Comme si, après dix ans, on peut retrouver la joie en retrouvant sa maison! Pauvre Jean! Pauvre Philippe! pauvre Marie!"

— Marie... lui dis-je, et j'espérais qu'il allait m'interroger; mais il n'en fit rien, et n'ajouta pas une parole.

Quant à moi, alors même qu'il se fut agi de sauver la vie à mon père ou à mon frère, je crois que je n'aurais pu venir à bout de ma phrase commencée pour lui dire:

"Marie ne vous appartient plus!"

Ce fut lui qui reprit enfin:

"Et si vous aviez reçu, dit-il, les lettres que j'ai écrites depuis deux ans?"

— Elles seraient arrivées trop tard!" lui répondis-je, et je respirai comme soulagé d'un poids qui m'étonnait.

Lorsque, levant les yeux, et voyant tout à coup son visage creusé par la souffrance, s'empreindre d'une douleur qui embrassait, dans son immensité, le passé, le présent et l'avenir, je sentis tout mon sang se glacer dans mes veines. Un nouveau silence de quelques minutes succéda, puis il se leva, secoua la tête, et dit:

"Allons voir mon père, et après..."

Je marchai derrière lui, et nous arrivâmes bientôt à la maison paternelle.

Je ne vous peindrez la joie, le bonheur de son père et de son frère, ni le visage attendri de Toniotto, qui fut bientôt baigné de larmes. Qu'il vous suffise de savoir que je me hâtai de courir chez Francesco, et que ce fut lui qui se chargea d'a noncer la nouvelle à Marie. Comment s'acquitta-t-il de cette mission? je l'ignore; cela resta toujours un secret entre eux deux, et je n'en reçus jamais la confidence. Trois jours après seulement, et sur l'invitation que m'en fit Francesco, je conduisis, dans la soirée, Toniotto chez lui. Le plus embarrassé de tous était Francesco; Marie s'avança avec un sourire angélique sur les lèvres qui, pourtant, étaient pâles et tremblantes, et tendit la main à Toniotto, en lui lui disant:

"Béni soit le ciel! car qui aurait pu espérer de vous revoir ailleurs que dans le paradis! Oh! là, oui, nous avions toujours espéré de vous revoir, Francesco et moi!"

Pendant qu'elle parlait, on pouvait voir les genoux du soldat qui tremblaient sous lui, et il n'eut pas la force de répondre; mais prenant dans ses deux mains la main de Marie et celle de Francesco, il les baisa plusieurs fois avec tendresse; puis apercevant les deux enfants dans un coin, il les prit dans ses bras, en les serrant contre son cœur avec une sorte de passion; après quoi il s'assit, en posant l'ai le sur ses genoux. Comme celui-ci criait en résistant, sa mère, pour le calmer, lui dit:

"Allons! Toniotto!"

(A continuer.)

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE

Publié tous les Jundis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

En un an.....	80.50
Six mois.....	0.35
En numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU.

170¹/₂ rue Sparks, Ottawa.